

OVIDE A TOMIS LE POETE CHEZ LES BARBARES

1. *Relegatus*.

En l'an 8, le plus célèbre des poètes romains vivants, le chantre mondain des « tendres amours » a été envoyé en exil à Tomis, sur les bords de la Mer Noire. L'ordre d'Auguste était sans appel, et a sûrement choqué la bonne société romaine. Ovide a dû quitter Rome en novembre, dans une saison où, normalement, on ne naviguait plus.

Il a cinquante-et-un ans, et restera à Tomis jusqu'à sa mort, en 17.

Le motif de la sentence demeure mystérieux. Dans ses poèmes d'exil, Ovide n'en parle que par allusions : il a été « imprudent », mais n'est pas coupable ; il « a vu » quelque chose « et ne s'est pas tu ». Sans doute a-t-il été mêlé involontairement à un des nombreux scandales de la famille impériale... Il est certain en tout cas que sa poésie ne convenait plus à la politique augustéenne d'« ordre moral ». Il fallait peut-être faire un exemple.

Dans l'espoir de rentrer en grâce, Ovide change de style : dans les 5 livres des *Tristes* (composés de 8 à 12) et les 4 livres des *Pontiques* (après 12 ; le dernier livre est posthume), il se fait franchement laudateur du Prince et chante la Rome éternelle. Il compose même un calendrier versifié : les *Fastes*.

Quand il parle de son sort, il se dit souvent « exilé ». Mais l'exil est l'équivalent d'une mort civile. En fait il est « *relegatus* », assigné à résidence, avec interdiction de s'en éloigner. Il ne perd ni ses biens, ni ses droits de citoyen. Il insiste sur son statut quand il veut rectifier ce que disent ses correspondants, mais quand il parle de lui, il parle d'exil. Cependant, les victimes de relégation étaient envoyées d'ordinaire dans les îles italiennes ou en Crète. La relégation à Tomis est une peine sévère et exceptionnelle.

2. Comment il vivait son exil.

Il vit à l'heure de Rome, au moins pendant les quatre premières années, celles où il compose les 5 livres des *Tristes*. « *A Rome c'est le printemps, alors qu'ici c'est toujours l'hiver. A Rome on célèbre telle ou telle fête, alors que moi, je suis seul ici... Toutes les créatures finissent par s'habituer à leurs conditions de vie, quelle que soit leur dureté, mais moi, je ne m'habitue pas.* » Il doit faire le deuil de la patrie, mais ne peut qu'en affirmer l'impossibilité.

On peut comprendre sa souffrance, car les cartes d'aujourd'hui sont trompeuses : on a l'impression qu'il est « à l'intérieur » de l'Empire, protégé par le Danube. Or, il n'est même pas « sur » la frontière, mais dans un avant-poste isolé, un « comptoir », petite base de commerce, soumis à un gouvernement militaire particulier depuis 6 (Tomis, conquise en 72 av. J.C., dépend de la province de Macédoine, puis de la Mésie). Par terre, il faut deux mois de voyage. On doit d'abord rejoindre la via Egnatia (Dyrrachium – Byzance : plus de 300 km.), puis traverser le nord de la Grèce.

Imaginons-le comme un naufragé sur une île déserte. Il soupire, tourné vers Rome : entre la Ville et lui, des milliers de milles d'un pays désert à ses yeux ; au nord, les Scythes sauvages ; au nord-est, la Tauride, l'actuelle Crimée, pays des sacrifices humains ; et loin derrière lui, de l'autre côté de la mer, la Colchide, pays des magiciennes et des sorcières. Au-delà des murs de Tomis, ce n'est pas « ailleurs », c'est « nulle part » : les mots *ultimus*, *extremus*, *novissimus*, reviennent sans cesse dans ses poèmes.



La Moesia inferior

<http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Dacia-xxl.jpg>

Il attend les bateaux, pour aller parler avec les marins. Mais il est souvent déçu : le bateau vient d'un port proche (*Tr.* III, 12, 31 sqq.). On parle un mauvais grec, il a peur de perdre son latin. Il n'a pas d'ami de son monde pour tuer le temps en bavardant, car personne ne parle sa langue.

La poésie est son seul recours ; c'est tout ce qu'il sait et peut faire. Les *Tristes* et les *Pontiques* sont des textes à plusieurs niveaux d'énonciation : Ovide écrit pour ses amis et sa femme, pour convaincre l'Empereur, mais aussi pour lui-même.

Arrêtons-nous un instant sur cette situation rare et peut-être unique dans l'Antiquité. Nous sommes des modernes. Nous avons lu Montaigne et Rousseau, nous pratiquons le journal personnel, ou nous reconnaissons ce genre d'écriture comme appartenant à la littérature. Or, rien de cela n'existait à l'époque d'Ovide, même pas ce que nous appelons « écriture » ou « littérature ». On écrivait dans le cadre des « belles-lettres », selon les règles de la poésie et de la rhétorique, pour communiquer quelque chose à un public, le convaincre, le séduire... N'écrire que pour soi, pour soigner son moi souffrant, ce n'est pas pensable. Certes, Cicéron dit, dans ses traités de rhétorique, qu'un orateur doit écrire pour lui-même, mais seulement pour s'entraîner. Quant à Saint Augustin, ses *Confessions* sont d'abord un témoignage de la puissance de la Grâce divine : il remercie Dieu et vise bien un public.

Or, Ovide craint de n'écrire plus que pour lui-même : *Tr.* IV, 1, 93 « *Cui nunc haec cura laborat ?* » « Pour qui maintenant cette peine et ce soin ? ». Il parle à son propre livre : (*Tr.* I, 1, 1 ; 98 ; III, 7) « *Tu iras à Rome sans moi* ». Le texte devient une partie de son corps, envoyée au loin comme une bouteille à la mer, mais aussi un miroir où il se montre et se regarde. Il se décrit en train d'écrire ou de dicter (*Tr.* I, 11, 37 ; III, 3), motif que l'on ne retrouvera dans la littérature que chez la Marquise de Sévigné et Rousseau avant Chateaubriand. C'est la naissance de l'écriture du moi.

3. Ovide et les Gètes : contre.

Lorsqu'il parle de chaleur insupportable, de neiges éternelles, de chariots grinçants traversant l'Ister gelé, lorsqu'il affirme qu'il est obligé de boire son vin en le cassant en morceaux, il exagère. On a pensé qu'il reproduisait des propos de voyageurs qui ont connu l'hiver « russe », mais il est sans doute plus exact de dire qu'il utilise un topos poétique bien connu : celui du pays des Scythes, le pays des températures extrêmes. Le climat de Tomis est relativement doux, assez froid l'hiver, mais méditerranéen en été. Pour nous, il exagère, mais en réalité, il conforme son texte aux attentes du lecteur. Le froid est d'abord dans son âme.

La population est mêlée : des Grecs, des Gètes et des Besses, peuples thraces, et des Sarmates ou Scythes. Ceux-ci sont des cavaliers nomades, de langue iranienne – ancêtres des actuels Ossètes. Les Gètes mal pacifiés dominent. Ils vont et viennent à cheval, armés d'un couteau au côté, d'un arc et d'un carquois rempli de flèches empoisonnées. Ils ont la voix sauvage, et le visage farouche. Leurs cheveux longs et leurs barbes se mêlent à la laine des peaux de bêtes dont-ils s'enveloppent. En hiver, les glaçons qui pendent à leur barbe s'entrechoquent en tintant. Ils sont vêtus de pantalons, signe de barbarie orientale pour le Gréco-romain, habitué aux vêtements drapés.

Les Gètes se livrent à des razzias dans l'arrière-pays. Elles rendent l'agriculture impossible : pas de moissonneurs, et il ne pousse que de l'absinthe. Les femmes ne filent pas la laine, ni ne tissent, mais battent le blé. Pas d'ormeau pour porter des vignes ; pas d'ombrage de chênes, pas d'oliviers, pas de saules au bord de rivières. La terre est une autre mer. Pas de fontaines : une mauvaise eau saumâtre qui rend malade.

Et même, l'ennemi est dans les murs... Car les Gètes sont armés en permanence, y compris sur le forum. Le sang y coule parfois. C'est un autre topos, celui du pays sans lois, où seuls existent les rapports de forces : une non-Cité. En fait, il ne comprend pas les coutumes barbares : un homme libre est armé, et les jugements se règlent souvent par le duel judiciaire.

Y a-t-il une garnison romaine ? Elle est attestée à partir de 15. Auparavant, il n'y a qu'une milice, et Ovide craint d'y être recruté. Il se peint en soldat casqué à cheveux blancs, renouvelant l'image de Priam dans le chant II de l'*Enéide*. Mais à 54 ans, on avait passé l'âge de porter les armes ; il exagère sans doute.

Il peint la région de Tomis comme un monde à l'envers, un monde impossible, un *adunaton* réalisé, topos de la poésie élégiaque : on marche sur le fleuve, les poissons sont pétrifiés, les bateaux sont immobilisés, les bergers sont casqués, les femmes battent le blé, les Gètes sont armés sur le forum. Mais au lieu de traiter ces topoi dans une thématique amoureuse, il les utilise pour parler de sa condition d'exilé isolé.

Il utilise les motifs et les codes de la poésie élégiaque pour exprimer autre chose que l'amour malheureux. Il opère le même détournement que Virgile, qui fait de la politique dans les *Bucoliques*, ou, chez nous, Du Bellay dans ses *Antiquités de Rome* ou ses *Regrets* : lui aussi, il utilise une forme de poésie amoureuse, le sonnet, pour traiter de philosophie de l'histoire, faire œuvre satirique ou chanter sa solitude. Théophile de Viau exilé, en 1625, reprend tous les motifs ovidiens de l'hiver insupportable dans son *Ode contre l'hiver*, alors qu'il est... en Espagne.

4. Ovide et les Gètes : pour.

Aucun intérêt pour la vie locale ? Aucun intérêt pour les Gètes ? Il dit tour à tour qu'il n'est compris de personne, qu'il doit parler par gestes, qu'il a peur d'oublier le latin, mais aussi qu'il a appris leur langue. Il se contredit ? Non, car ce sont des poèmes écrits à des dates différentes.

Il a même écrit même en gète ; il l'annonce en 14 à un correspondant. Mais il en a un peu honte :

Pont. IV, 13, 19 sqq. :

*A ! pudet et Getico scripsi sermone libellum
structaque sunt nostris barbara uerba modis :
et placui — gratare mihi ! — coepique poetae
inter inhumanos nomen habere Getas.
Materiam quaeris ? Laudes : de Caesare dixi !*

« Ah ! J'en ai honte : j'ai écrit aussi un petit livre en langue gète
et j'ai composé des mots barbares selon nos rythmes poétiques :
et j'ai plu – félicite-moi ! – et j'ai commencé
à avoir le titre de poète pour ces Gètes inhumains.
Tu veux connaître le sujet ? Des louanges : j'ai parlé de César !

...

Lorsque j'ai lu ces vers écrits dans une langue qui n'est pas celle des muses de la patrie, et que la fin de ma feuille est venue entre mes doigts, ils ont tous hoché la tête et agité leurs carquois pleins de flèches et il y a eu un long murmure dans leurs bouches gètes...
Et quelqu'un dit : « Puisque tu écris cela, tu devrais être rendu à l'empire de César. »

Est-ce vrai ? Personne n'en doute. Certes, il utilise ce récit pour chanter une fois de plus la gloire d'Auguste et se rappeler à son bon souvenir. Il pose comme une sorte d'Orphée dérisoire, enchantant ces Gètes, grands enfants hirsutes. Mais quoi qu'il en soit, à sa façon, il s'adapte, et son hostilité envers ses nouveaux compatriotes s'atténue.

La municipalité de Tomis lui a accordé une exemption d'impôts :

Pont. IV, 14, 47 sqq. :

« Votre doux accueil à mon triste sort, habitants de Tomis,
Montre que vous êtes des Grecs pleins d'amabilité.
Mon peuple, les Péligniens et ma patrie Sulmo
N'auraient pas pu être plus doux à mes malheurs.
L'honneur que vous auriez eu peine à accorder
A quiconque qui serait venu muni de ses pleins droits,
Vous venez de me l'accorder. »

Le voici donc franchement fier de cette nouvelle citoyenneté.

Un commentateur anglais parle de l'exil d'Ovide en nous demandant d'imaginer Victor Hugo exilé au Spitzberg. Rien n'est plus faux : Hugo était un « intellectuel » engagé, tout le contraire d'Ovide. Il aurait inondé la France d'alexandrins vengeurs, bardés d'antithèses somptueuses. Pas de comparaison possible non plus avec les nobles polonais ou les Décabristes envoyés par les Tsars en Sibérie : ils ont ouvert des écoles, herborisé, écrit des traités, transcrit les épopées kirghizes...

Le Romain, a priori, ne s'intéresse pas aux autres peuples. Il n'y a pas d'ethnographie romaine. Quand est-il question des moeurs des Barbares dans la littérature latine ? César décrit les Gaulois et les Germains en reprenant des auteurs grecs, déjà passablement périmés au moment de la guerre des Gaules. Il le fait pour orner le récit de sa campagne, et prouver que certains de ces peuples sont assimilables. La finalité de la *Germanie* de Tacite est discutée : militaire, politique et morale à la fois (les vertus des Germains sont celles que nous, Romains, nous avons perdues). Enfin, la description exotique des Indes par Quinte-Curce est d'ordre « romanesque ».

Ovide ne peut s'intéresser ni à la religion, ni aux lois, ni aux mœurs des Gètes et des Sarmates. Pour lui, ils ne sont pas hors de « sa » civilisation, ils sont hors de « la » civilisation.

Les Grecs, en revanche, ont essayé de comprendre certaines nations barbares. Hérodote, quoique profondément « hellénocentrique », s'efforce de comprendre et de décrire les mœurs des Egyptiens, ce qui est normal, car les Egyptiens sont très sages et très anciens, mais il parle aussi longuement des Scythes. Alors que les Grecs vivent en cités, autour d'un foyer commun, les Scythes n'ont ni centre, ni limites. Ils font tout à l'inverse des Grecs. Ethnologie rudimentaire, mais ethnologie quand même : il s'agit d'expliquer les autres pour mieux se comprendre. Et plus tard, les Grecs s'intéresseront aux « sagesses barbares », comme l'a bien montré A. Momigliano dans un beau livre : les Iraniens, les Indiens, les Juifs.

Ovide ne devient pas ethnologue, mais il s'habitue, peu à peu : ce sont de braves gens, au fond. Il ne va pas aller jusqu'à recueillir leurs poésies ou décrire leurs mœurs, mais il écrit en gétique, il remercie ses « hôtes », et il dit :

« *Barbarus hic ego sum, quia non intelligor ulli.* »

« Ici, c'est moi le Barbare, parce que je ne suis compris par personne. »

La formule est restée célèbre. Rousseau en a fait l'épigraphe de ses *Dialogues*, et Henri Michaux l'a reprise dans son *Barbare en Orient*.

On peut en conclure qu'il s'est passé quelque chose... Un Romain bardé de certitudes a vu ces dernières vaciller. Ce ne fut peut-être qu'un instant, mais notre vision des « autres », celle qui s'est construite de Montaigne à Lévi-Strauss, elle est un peu née dans les yeux du poète malheureux. Il a peut-être ressenti un instant ce que l'Hadrien humaniste de Marguerite Yourcenar, en poste pas loin de là, a rêvé :

« *Bien des fois, au printemps, quand la fonte des neiges me permit de m'aventurer plus loin dans les régions de l'intérieur, il m'est arrivé de tourner le dos à l'horizon du sud, qui renfermait les mers et les îles connues, et à celui de l'ouest, où quelque part le soleil se couchait sur Rome, et de songer à m'enfoncer plus avant dans ces steppes ou par-delà ces contreforts du Caucase, vers le nord ou la plus lointaine Asie. Quels climats, quelle faune, quelles races d'hommes aurais-je découverts, quels empires ignorants de nous comme nous le sommes d'eux, ou nous connaissant tout au plus grâce à quelques denrées transmises par une longue succession de marchands et aussi rares pour eux que le poivre de l'Inde, le grain d'ambre des régions baltiques le sont pour nous ? (...)*

Je jouais avec cette idée... Être seul, sans biens, sans prestiges, sans aucun des bénéfices d'une culture, s'exposer au milieu d'hommes neufs et parmi des hasards vierges... Il va de soi que ce n'était qu'un rêve, et le plus bref de tous. Cette liberté que j'inventais n'existait qu'à distance ; je me serais bien vite recréé tout ce à quoi j'aurais renoncé. Bien plus, je n'aurais été partout qu'un Romain absent. Une sorte de cordon ombilical me rattachait à la Ville. Peut-être, à cette époque, à ce rang de tribun, me sentais-je encore plus étroitement lié à l'empire que je ne le suis comme empereur, pour la même raison que l'os du poignet est moins libre que le cerveau. Néanmoins, ce rêve monstrueux, dont eussent frémi nos ancêtres, sagement confinés dans leur terre du Latium, je l'ai fait, et de l'avoir hébergé un instant me rend à jamais différent d'eux. »

(Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, éd. Gallimard)

6. De Tomis à Constantza.

Tomis, plus tard, s'est trouvée sur le mur qu'Hadrien a fait construire dans la région ; elle était désormais « sécurisée ». Elle a été rebaptisée Constantiana. Elle est devenue une

ville turque (Kustendje), jusqu'à la création définitive de la Roumanie, dans les années 1870. Aujourd'hui, c'est Constantza, à deux heures de train de Bucarest, station balnéaire et port actif. Elle a été le terminus de l'Orient-Express dans les années 1890. On y embarquait pour Istamboul, Odessa ou Batoumi – où l'on pouvait reprendre le Transcasprien jusqu'à Tachkent. Il y avait des hôtels chics, de superbes maisons 1900, et, tout au bout de la presqu'île, un casino follement kitsch. Aujourd'hui, c'est un port actif, et la capitale de la riviera roumaine.

On discerne encore assez bien les limites de l'ancienne Tomis : une petite ville, sur un éperon rocheux escarpé qui avance dans la mer vers le sud-est. Les ruines des docks d'époque constantinienne sont bien visibles, en contrebas de la vieille ville, ainsi que l'entrée de la forteresse d'époque hellénistique qui protégeait la ville.

Pas de souvenirs d'Ovide dans le musée archéologique, mais une immense mosaïque et une étrange statue de serpent chevelu, qui garde tout son mystère.

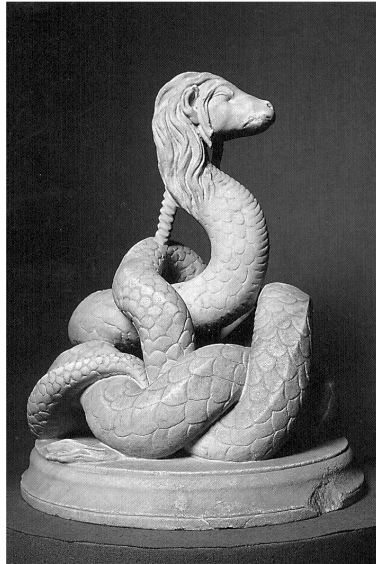


Le port vu des hauteurs de la ville



Constantza aujourd'hui

romaniatourism.com/romania-maps/constantia-city-map-harta-orasului.html



Le mystérieux serpent « Glykon »



Statue d'Ovide, offerte par l'Italie.
Une mosquée, une maison 1900, un immeuble en béton des années 50,
une « Bank » d'aujourd'hui : 2000 ans d'histoire roumaine,
et le poète qui se demande toujours ce qu'il fait là.

François HOFF, mai 2009. Photos de l'auteur.